

# AZIMUT 252

Imagine un paysage que tu aimes bien. Tu y plonges. Le vent berce ta chevelure, la lumière est parfaite, ta vue porte loin car l'air est lavé. Au premier plan, l'herbe, quelques fleurs connues et inconnues, des rochers séculaires qui te rappellent que ta planète est une vieille mère. Ton être vibre avec eux. En contrebas, masquée par le relief, une vallée. Son bruissement ne parvient pas jusqu'à toi. En face une crête d'alpage, ou la ligne d'une bosse. Derrière cet obstacle, tu devines ce qui est caché. Et à l'horizon lointain ton attention se focalise sur un point où tu aimerais te transporter dans l'instant, pour voir, sur un nouvel horizon, un nouveau but...

Et si tu décidais d'entrer dans le paysage, maintenant, d'avancer tout droit, en laissant tes entraves domestiques sur place ?

J'ai eu cette envie forte début juillet 2007, non sur un coup de tête, mais pour réaliser un rêve que j'avais depuis des années : partir tout droit dans la nature, sans encombre esprit ni encombre mains.



La Planeze (source internet)

## Dimanche 01 juillet 2007

A midi, on s'est fait un petit rôti de veau à trois, avec quelques pâtes en provenance directe d'Italie, le tout arrosé d'un petit Gamay d'antan. Un vrai régal. Fort d'une expérience similaire quelques années auparavant j'y vais très molo sur le Gamay.

Après le café, c'est l'heure d'y aller. Malgré mes tentatives d'explication, Tati et Lulu n'ont pas très bien compris mon histoire de balade. Quant à moi, en regardant la couleur du ciel virant au gris foncé je me demande si j'ai bien tout compris tout court.

Lulu évalue le poids de mon sac à dos à vingt kilogrammes, et moi à dix ou douze, y compris mes trois litres d'eau potable.

Je n'ai pas parcouru trois cent mètres que quelques gouttes de pluie m'obligent à déployer le parapluie. A sept cent mètres, il tonne fortement. Je quitte la petite route pour cheminer sous des sapins où je pense être plus à l'abri des éclairs. Le parapluie a du mal à passer entre les branches basses. J'arrive au bas d'une combe où les arbres sont réellement impénétrables, même sans parapluie, ce qui m'oblige à remonter, louvoyer, me baisser, jouer des coudes et des mains dans la végétation trempée. Car tout est trempé. Les hautes herbes aspergent mon pantalon, mon slip est imbibé. Le sol est détrempé, et dans cette combe noire et perdue, ... enfin... à moins de deux kilomètres probablement de mon point de départ, que je veux traverser, je m'engluie dans une sorte de marécage où je risque à tout moment de laisser une chaussure, et dont je m'extirpe à grand peine pour traverser aussitôt un champ d'orties plus grandes que moi.

Me voilà parti depuis à peine une demi heure et je suis trempé, piqué, écorché et perdu dans les bois. C'est pourtant bien ce que je cherchais !

L'orage devient de plus en plus effrayant, mais la pluie reste acceptable. Du reste je n'ai d'autre choix que l'accepter, ce qui me rend serein.

Je rejoins une route que je suis bien content d'emprunter. A chaque pas des giclées d'eau jaillissent de mes chaussures. C'est un premier pas vers le séchage de mes pieds, songé-je. Dans un hameau je repère un petit préau juste à temps pour m'y réfugier, car la pluie se déchaîne et devient complètement inacceptable. Cela m'octroie un petit repos d'une vingtaine de minutes au cours duquel j'inaugure mon carnet de route à couverture plastifiée.

La marche à la boussole, puisque c'est ainsi que j'ai voulu cette aventure, n'est pas simple dans ce relief boisé. Il s'agit de suivre l'azimut que j'ai initialement repéré sur une carte générale, et d'aller « tout droit » pour atteindre un endroit qui me fait rêver dans le Cantal.

Je prends des repères visuels qui ne sont pas assez lointains. Il faut contourner sans cesse de hautes herbes mouillées, des bois impénétrables, des ravins envahis de ronces, une carrière hostile (dont je m'apercevrai que je l'ai contournée par son versant le plus long et le moins praticable). Il faut parfois ramper pour s'extraire d'un cul de sac végétal imprévu, traverser un bout de champ aux blés murs.

J'essaie de ne pas descendre dans la vallée. C'est celle de la Senouire. Mais quelle est la meilleure stratégie de marche pour rester sur les hauteurs, sans perdre de vue l'azimut ?

Au débouché d'un champ je tombe sur une route goudronnée minuscule, qui m'en paraît d'autant plus accueillante. Elle descend progressivement dans le relief et s'éloigne de plus en plus de ma direction, mais je n'ai pas le courage de la quitter. Le ciel est bas. Il ne pleut plus mais la promesse d'un orage prochain est certaine. La perspective de m'enfoncer à nouveau dans des bois de sapins noirs et oubliés me fait frissonner. Je pense aux forêts obscures de Gaspard des montagnes.

Je pique ma tente derrière un hameau (Serre) quasi désert, en veillant à ce que mon campement soit à l'abri de la foudre.

Au loin des grondements énormes approchent. Il se met à pleuvoir quelques instants après que j'ai fini l'installation. Je me réfugie dans la tente à temps, après y avoir fourré en vrac mon sac et mes objets épars. Tout y est moite et tièdasse. Je quitte mes vêtements sans savoir où les étaler. Un court instant de réflexion (où je calcule que la tente mesure un demi mètre carré) sera salutaire pour réaliser un acte de lâcher prise total : je roule mes effets en boule et fourre le paquet sous ma tête, chaussures comprises. Hors de ma vue tout ce matériel là, et au diable les conséquences, au diable le futur, au diable le lendemain !

L'orage arrive. C'est du gros, du sérieux, ça envoie gravement là haut (j'apprendrai après coup que cinq vaches auront été foudroyées à dix kilomètres de là, vers Fix-Saint-Geney). Car c'est des environs de La Chaise Dieu que j'ai choisi de partir, précisément de la maison de mes beaux parents, à Sassac, le Sassac qui est près de Félines, en Haute-Loire.

Comme je n'ai pas faim je m'endors vers huit heures, entre deux coups de tabac. Je serai réveillé régulièrement par des coups de tonnerre exceptionnellement costauds. La tente semble étanche, c'est déjà ça. Mais ma respiration condense sur la toile puis se redépose partout. Les coups de vents font claquer le tissu du toit ce qui me vaut de régulières giclées sur la figure.

Lundi 2 juillet 2007

Dans l'humidité ambiante je m'extirpe à regret de mon duvet dont le pied est trempé. Il ne pleut pas mais le ciel est bas et des nuées grises encombrant l'air et s'accrochent aux sapins proches. Je mange sans faim une tomate, renfile mes vêtements mouillés, plie la tente, lace mes chaussures au cuir gluant.

Un chemin m'emène dans les bois, mais se rétrécit puis disparaît complètement dans une zone très pentue que je dévale sans avoir vraiment d'autre choix. Je rejoins tant bien que mal la rivière dont je suppose qu'il s'agit de la Senouire. Grossie par l'orage elle est infranchissable à gué. Elle est noire à faire froid dans le dos. Je la longe, guettant une opportunité pour traverser. Il y a bien quelques arbres abattus en travers, mais tout polis et lisses, luisants comme du savon, la gamelle assurée...

La rive est parfois si raide que je dois m'écartier de la rivière au prix d'incessantes grimpettes qui finissent par me faire rejoindre une trace qui devient sentier puis chemin et conduit à une jolie passerelle enjambant la rivière. Me voilà sur une route où j'avance au pas de charge jusqu'à Paulhaguet, non sans m'être accordé une pause séchage dans un pré venté. Comme je suis moi même séché par ces efforts, c'est aussi un repos réconfortant.

Le départ de Paulhaguet est dur. Jambes raides, dos vermoulu, pieds dans un début de compote, j'accuse l'âge, les rhumatismes, l'humidité...

L'intuition devient mon fil conducteur. Les prés sont imbibés. Un ruisseau charrie des boues noires, déborde dans le champ que je traverse pour ainsi dire à gué. J'arrive à un petit pont.

Ayant la sensation d'avoir pris beaucoup de temps pour peu avancer, et tenant absolument à atteindre mon but dans les quelques jours qui me sont impartis, je tend le pouce pour parcourir en auto stop dix kilomètres jusqu'à Lavoûte-Chilhac. Je me fixe une règle : si dans quinze minutes aucune voiture ne s'est arrêtée, j'y vais pédibus par le relief. A la quatorzième minute une voiture s'arrête ; le grand Manitou veille donc sur moi.

Lavoûte. Magnifique pont sur l'Allier. Je l'emprunte en songeant à la barrière naturelle que constituait une telle rivière pour les hommes il y a quelques milliers d'années. Le but de mon excursion, en abandonnant volontairement la carte, donc le moyen d'optimiser la marche et de prévoir les obstacles, est d'imaginer, bien modestement et bien partiellement, les conditions qu'ont connues mes semblables, premiers hommes marchant en découvrant leur monde, prisonniers démunis tentant de rejoindre leur pays (comme ce fut le cas de mon grand père).

J'achète trois pêches et les mange en marchant (privilège que ne pouvaient s'octroyer ni nos ancêtres ni les fugitifs...). Je grimpe sur le plateau qui domine la rive gauche de l'Allier par un petit chemin pour promeneurs, puis à travers prés et bois.

Le soleil se montre maintenant dans les grandes largeurs. J'en profite pour continuer à faire sécher mon duvet, mes chaussures et tout le reste, lors d'une pause bien méritée. Je termine ma grimpe par un sentier bien tracé, puis par la route.

J'ai donc traversé la vallée de l'Allier et regagné de l'altitude. Ma marche devrait être plus facile, car moins sujette à de grandes dénivelées. Le regard porte plus loin, je peux caler ma marche sur des repères plus longtemps visibles.

A dix neuf heures trente, après avoir traversé moult prés et franchi moult clôtures je pique ma tente en plein vent, crevé. Une énorme éolienne est à porté de vue et d'oreille. Au lit sans manger car pas faim.

**Mardi 3 juillet 2008**

Nuit de confort moyen. Il n'a pas plu mais ma respiration condense dans ma tente mono toit et provoque de petites averses qui aspergent régulièrement mon visage et interrompent mon sommeil. Réveil vers six heures. Une sorte de petit tremblement de terre m'a éveillé vers cinq heures, à moins que ce soit une manœuvre de l'éolienne, ou un rêve.

La sortie du duvet m'est toujours une épreuve, mais comme j'ai un peu froid, je brave l'extérieur plus vite que d'habitude.

Pendant que je profite du vent qui n'a pas cessé pour tout mettre à sécher sur un barbelé (surtout les chaussures) je me prépare un solide petit déjeuner. Il fait gris mais le plafond est haut. J'optimise le poids de mon sac en me défaisant avec regret d'un peu de riz et de céréales du matin excédentaires. Des lapins en profiteront-ils ?

Je chemine entre les éoliennes modernes du XXI<sup>ème</sup> siècle et les antiques moulins du plateau d'Ali. La marche est beaucoup plus facile qu'hier, il y a plus de prés, moins de reliefs profonds. Je savoure mon apparente lenteur, j'apprécie de franchir ces haies et ces fossés, je me régale d'enjamber ces barbelés détendus, de dévaler aveuglément ces talus de fougères. Dans ma tête, le bruit du monde et des hommes fait place petit à petit à un grand calme. Le passé n'a aucune importance, le futur n'a de sens que dans les paysages que je découvre lentement devant moi. Le présent se condense dans chacun de mes pas.

Les obstacles qui façonnent ma route sont de deux sortes. Les haies impénétrables, les champs cultivés (ou occupés par des taureaux...), les bosquets touffus et secrets, les zones humides, m'empêchent ponctuellement « d'aller tout droit » mais sont faciles à contourner. L'orientation générale du relief, les rivières et surtout les routes, dont je souhaite m'éloigner car il est difficile de s'en extraire, modèlent mon trajet sur des distances plus grandes.

La nature du sol change progressivement, la végétation aussi. Un bois de pins sylvestres m'attire. Les arbres y sont plutôt bas, clairsemés. Des blocs de pierre posés dans un tapis d'herbe fine incitent à la pause et à la rêverie. Je m'y sens très bien, je me sens très bien. Je m'épurent des milles choses qui encombrant d'habitude mon espace et mon temps, conversations incessantes, lectures multiples, zapping intellectuel, optimisation des déplacements urbains, objets de la vie courante à déplacer et ranger, agenda à surveiller... Ce désormais lointain brouhaha m'apparaît vain et comme un vernis trompeur qui étouffe l'essentiel. Du coup mon espace et mon temps se densifient du nécessaire, trouver mon chemin, trouver de l'eau, reposer et restaurer mon corps, profiter du vent, nourrir mes yeux de l'air bleu, de l'herbe fine, des rochers et des arbres. Plus simplement marcher et respirer, et encore plus simplement, vivre ! Dans ce petit bois de pins j'aimerais fixer ce court moment de quiétude par une photo, une esquisse, ou quatre lignes de poésie. Mais les mots ne me viennent pas facilement, je suis un piètre dessinateur et je n'ai pas d'appareil photo.

En traversant plus loin un champ de genêts je repense à un rêve de gosse : avec quelques camarades nous avons décidé de longer l'étang Saint Nicolas, élément de notre territoire de

jeux, puis de remonter le ruisseau qui l'alimente, le Brionneau. Nous avons été arrêtés au premier champ occupé par des vaches, sans véritable ambition pour affronter barbelés et boue pour contourner l'obstacle et j'avais rangé mon rêve. Il reparaît aujourd'hui, plus de trente cinq ans plus tard, mais se réalise.

J'en ai d'ailleurs les odeurs et les impressions qui ressurgissent, dans ce décors de schistes et d'ardoises, de taches jaunes de fleurs de genets. Qu'il est long le chemin qui m'a conduit du Brionneau jusqu'ici. Ma vie a été autrefois sur la ligne de partage des eaux, entre deux versants très différents. Aujourd'hui j'ai l'impression de marcher sur la ligne qui partage les eaux de la jeunesse et les eaux de la faiblesse.

Il y a des fleurs partout, mais je suis un peu frustré de ne pas voir ni entendre d'oiseaux. Je traverse des champs de hautes herbes, sèches cette fois, c'est un bonheur fort.

Juste à coté du moulin d'Aly quelques compagnons construisent un four à pain dans le vent. Je demande de l'eau. Ils sont concentrés sur leur œuvre. Un polonais ou un russe va préparer du café. Il y a aussi une bouteille de vodka, mais je n'accepte que le café qu'il me propose avec ses yeux bienveillants. J'ai l'impression que seul le chef du chantier est du pays. Le maçon ne descend pas de son mur, on lui monte sa tasse avec ses deux prochaines pierres. Ils sont tous chaudement habillés. Le vent est fort et froid.

Ce plateau est décidément un régal. Je peux poursuivre de longues portions de chemin et partir à travers champs sans mauvaises surprises, en respectant mon azimut. Seules les herbes hautes ralentissent ma marche.

J'arrive dans une partie un peu plus accidentée. Sur le coteau, face à moi, trois hommes font rouler une vache. Est-elle morte ? Non elle vient de vêler et s'était retrouvée couchée à contresens de la pente, les pattes vers le haut .

Ma boussole permet de corriger l'azimut que je prendrais spontanément. J'avais repéré en milieu de matinée un bouquet d'éoliennes à 252°, mais vers midi, il me semble voir l'extrémité nord de la Margeride qui me donne un repère parlant. J'ai en effet longuement observé la carte générale avant de partir même si je n'ai emporté aucune carte avec moi. Sur ma droite à environ trois kilomètres, sur un éperon, un village caractéristique dont il faudra que je me souvienne pour retracer mon chemin sur la carte en rentrant.

Je suis obsédé par ma vitesse d'avancement, avec une trouille terrible de ne pas pouvoir atteindre mon but dans les délais. Je désire tellement arriver au Plomb du Cantal. Le temps est toujours couvert, frais et sans soleil. Je marche avec le pantalon et deux épaisseurs. Au fil des heures, et même si ce matin je trouvais la marche facile, il est difficile de conserver mon cap. Au fil des pas les chemins m'écartent de la direction établie par la boussole, et c'est à regret que je dois les abandonner, pour tomber dans des zones humides gardées par des corbeaux et difficiles à traverser, ou pour arriver comme dans ce cul de sac d'où il me faut choisir entre un bois impénétrable, et des buissons de ronces. Derrière les ronces je devine un chemin. Pari gagné !

Vers 12h30 je repère un chouette chemin, mais il finit lamentablement dans un bois en cours d'arrachage, et je poursuis droit devant. Je ne comprends toujours pas pourquoi il ne pleut pas.

Je fais cuire des pâtes derrière une souche. Une petite libellule bleue engourdie par le froid, perdue dans ce coin venté et oublié, vient se réfugier à coté de ma casserole. Je la considère longuement, m'émerveillant de la finesse de ses ailes et des efforts lents qu'elle déploie pour ne pas être emportée par le vent tout en offrant le plus de surface vers la source de chaleur que constitue mon réchaud. Mon esprit est tout entier absorbé par sa cause, quand je me rends compte que je ne fais qu'obéir aux mêmes impératifs qu'elles, ramassé sur mes deux genoux pour offrir le moins de prise au vent, et les mains bien près du réchaud.

Pendant que ça cuit j'examine avec circonspection ce marécage caché par les hautes herbes et probablement traître qu'il me faudra traverser. Je me force à manger.

J'échappe finalement à cette tourbière présumée déloyale en contournant la zone et en déranger quelques jeunes bovins, mécontents de ne pas avoir bénéficié d'une petite scène divertissante... Je sors de la forêt vers 14 heures. Sur les panneaux, il y a derrière moi « forêt de Belvezet », à ma gauche « La Chaumette », à ma droite « Chabrillac ». Mais je vais tout droit, par une petite route goudronnée. Il se met à bruiner. Au loin les éoliennes sont à l'arrêt, sans doute en raison du vent excessif. A Belvezet, pas âme qui vive. Il y a une sorte de petit château. Je poursuis par la route car il se met maintenant à pleuvoir vraiment fort, et le vent est violent. Ça descend drôlement, et pas du tout dans la bonne direction, mais je me laisse mener. Sortir de la route reviendrait à monter et descendre dans des bois gluants et sombres, sans doute pour ne rien gagner. Arrivée à Tivier (ou Trivier ?) non loin de Mentière. Ma gourde est à sec mais je ne trouve pas d'eau.

J'emprunte un GR, trop content de cheminer sur une voie civilisée, mais le quitte rapidement sans même m'en rendre compte. Au loin j'entends un grondement qui pourrait bien être l'autoroute qui joint Clermont à Millau. Ça me rassure sur ma vitesse de croisière.

Pour fausser compagnie à un troupeau de bovin viande qui me prend soudainement en amitié, il me faut enjamber un barbelé de la pire espèce. Tout neuf, cinq rangées d'aiguillons affûtés et brillants. Dans la précipitation, qui me fait en réalité perdre du temps, je manque d'y laisser un bout de pantalon et une coucougnette. Derrière c'est la traversée obligatoire d'un champ de hautes herbes. Je suis à nouveau trempé jusqu'au slip. Le clou arrive lorsqu'en traversant une cour de ferme, je mets mon pied dans une sépulcrale fondrière où une boue couleur « orange chiasse » submerge ma chaussure. Heureusement mon pantalon la recouvre, et comme il y est collé par la pluie, j'évite l'invasion calamiteuse dans mes chaussettes. Comme quoi, vive la pluie. Du coup je rejoins sagement une route que je longe de façon interminable. Mon parapluie me sert de bouclier contre une pluie froide qui me fouette le visage de façon insoutenable.

Mon petit bonhomme de chemin m'amène jusqu'à Mons (il y a un tumulus) où je peux couper l'autoroute. J'ai bien mal aux pieds car ils sont trempés, et je décide de me reposer près d'un garage Renault, où je fais le plein d'eau.



Tout le monde fréquente des WC, mais peu de personnes peuvent se vanter d'avoir vu des vrais chiottes. J'invite donc celles et ceux qui utilisent ce terme un peu à la légère à se rendre dans ce garage, où ils mesureront ce qu'est un vrai chiotte. Pour avant goût, si je puis dire, un évier noir de cambouis, une cuvette noire de je ne sais quoi (en fait je pense qu'ils chient du cambouis, et peut être en pissent), pas lavés depuis des années, et intensifiant cette vision, une puissante odeur que je me refuse à qualifier.

J'ai rempli ma gourde à cet évier en cessant toute respiration et en fermant un œil, l'autre œil surveillant que le goulot de ma gourde ne touche pas le tuyau. J'en frissonne encore, berk.

Je retourne vite au grand air et à la grande pluie, coupant à travers des prés non fauchés. Mes chaussures font splotch. Je dévale une terrible descente, franchit un ruisseau en me fichant pas mal d'y mouiller mes pieds, et grimpe une non moins terrible montée. A mi hauteur, je rencontre un pépé venu rendre visite à ses bêtes, de magnifiques limousines. Nous devisons sous la pluie un bon moment. Il est content de profiter de mon parapluie. Il m'affirme que depuis la crête que je vais atteindre on voit, par beau temps, le Plomb. Hélas je ne pourrai pas réajuster mon azimut car je ne verrai rien.

Au moment de repartir un énorme taureau (en fait un taureau ça paraît toujours énorme, mais celui là était vraiment phénoménal) est venu silencieusement dans notre dos et nous barre le chemin. Commentaire du pépé : « oh, celui là c'est vraiment une andouille, il faut s'en méfier ». Geste du pépé : il lui assène un coup de canne de toutes ses forces. Ambiance. Du coup plutôt que de suivre le chemin qu'il m'a indiqué, je m'empresse de franchir le premier barbelé qui me permet d'installer un obstacle entre la bête et moi... J'ai appris, depuis, qu'un barbelé n'arrêterait nullement une telle bête...

Je continue de traverser des champs trempés et incompréhensiblement non fauchés, mais, du fait de la fatigue et de menus rhumatismes, je franchis avec de plus en plus de difficulté les clôtures. Il pleut de plus belle. Alors que j'atteins une route, je réalise que j'en ai plein les bottes de cette pluie. Je patiente un peu sous mon parapluie et sous les arbres en espérant que cette quasi douche va devenir plus clémente. Je vois passer des voitures à faible allure tant la visibilité est faible. Je pleure sur mon sort et sur ma mauvaise fortune qui fait pleuvoir au mois de juillet comme à la Toussaint. Je rumine cette injustice qui m'accable. C'en est trop. J'ai envie d'être à la maison, bien au chaud, à gratouiller ma guitare en buvant du chocolat chaud... Il est dix huit heures. Je décrète que la météo dictera elle même ce que je ferai le lendemain matin : s'il pleut, j'irai en auto stop jusqu'à la prochaine gare, s'il ne pleut pas je continuerai !

Je décide de monter ma tente à l'abri, sous une sorte de hangar hémicylindrique que l'ai aperçu tout à l'heure. Quelle déception : il s'agit d'un piètre refuge, au sol couvert d'un épais tapis de crottes de moutons, ouvert aux deux extrémités, au faîtage ouvert à la pluie, et orienté de façon à créer un puissant venturi. Je repère toutefois immédiatement les deux mètres carrés du tapis de crottes qui sont secs, et y pique ma tente. Le venturi aura au moins l'avantage de sécher mes effets que je suis obligé de tordre (sauf les chaussures que je vide). Je me change complètement, de la tête aux pieds. C'est un bonheur absolu que

d'être au sec, les pieds dans un état de décontraction totale. Par contre, comme j'ai tout mis sur moi, je n'ai plus rien pour faire un oreiller, quelle poisse.

Au fait, le pépé a confirmé que ma direction globale était bonne, mais toujours pas moyen de voir le Plomb, or plus j'approche, plus j'ai besoin d'une correction d'azimut.

Pour une fois je n'ai rien pris à lire. Je ne ressens pas le besoin de me nourrir l'esprit, et je suis même content de mettre mon cerveau au repos, mais je pressens que cette abstinence ne pourrait durer trop longtemps.

Ce soir dîner froid à base de flakes de sarrasin et de pâté végétal ; ça passe à condition d'une bonne rasade d'eau claire.

Avant de fermer l'œil j'observe les oiseaux. Des buses cherchent le mulot. Je vois un faucon fondre sur un passereau éperdu qui arrive in extremis à se réfugier dans les arbres. Quel bonheur de savoir que je ne suis pas la proie potentielle de quelque bête sauvage, quel bonheur de savoir les taureaux sous bonne garde... Quel plaisir de savoir que je puis disposer des beautés et des ressources essentielles de la nature sans que ma vie soit inquiétée à chaque instant. Je m'endors dans un doux monde apaisant en méditant ce cadeau, pouvoir vivre sans subir de prédateur. Mon décret de dix huit heures me paraît subitement bien puéril.

## Mercredi 4 juillet

Il a beaucoup plu pendant la nuit, avec de sévères rafales jusque vers deux heures du matin. J'avais l'impression d'être sur un bateau tant la tôle derrière laquelle je m'abritai a été fouettée. Puis la lune a illuminé tout le ciel devenu soudainement clair et calme, une pleine lune promesse d'un grand ciel bleu, qui m'a permis de me rendormir serein.

Vers cinq heures, le temps est couvert et j'hésite à me lever.

A cinq heures et demi, une grosse pluie efface mon remord d'être resté au chaud dans mon duvet.

A sept heures, par l'étroite ouverture de ma tente et des tôles, je ne vois que du ciel bleu et me lève à toute vitesse. J'enfile mes vêtements mouillés de la veille, plie bagages en quelques instants, traverse le pré pieds nus pour ne pas imbiber mes chaussures dès les premières minutes de la journée. Il me faut toutefois batailler dur pour renfiler les lacets dans les œillets, avec une maladresse qui croît autant que les gouttes annonçant mon premier grain. Je prends la route sur quelques centaines de mètres afin de ne pas emprunter des prés non fauchés. Mes pieds sont finalement plus au sec que ce que j'avais cru en tâtant mes chaussures ce matin, alors prudence.

Entre deux prés fauchés, dans un sous bois, un tapis de fraises des bois semble avoir été placé là pour me faire attendre le petit déjeuner. Un régal, à ma hauteur puisque qu'il est sur un talus...

A Andelat je prends mon petit déjeuner, puisant à la source « non potable » toute mon eau nécessaire. Je poursuis jusqu'à Sailhant, passe sous une voie ferrée en cours de réparation. Ca grimpe.

Vers 10h30 il me semble voir au loin des montagnes dont une pourrait bien être le Plomb. Mon azimut est quasi bon. Je suis alors sur un grand plateau que j'identifierai ultérieurement comme le Planeze. Bien entendu je marche vent debout, un vent froid mais il ne pleut pas.

Au milieu de nulle part je rencontre un gars venu en tracteur soigner ses juments et les Aubrac d'un « collègue ». Il y a là un magnifique taureau dont « il faut se méfier \* », poids et cornes à son avantage, selon mon autochtone. Pour autant qu'il habite là depuis toujours il ne sait pas me montrer la direction du Plomb. Tout juste me conseille-t-il d'aller à son village, pour m'y renseigner. Mais la direction qu'il indique ne coïncide pas avec ma piste.

Alors je continue droit devant, pensant aux steppes décrites par certains voyageurs (Sylvain Tesson). Une pluie fine et froide m'agace, d'autant que le ciel au dessus de ma tête est bleu. Mais d'où vient donc toute cette eau ? J'estime ma vitesse à 5-6 km/h. Cela ferait donc une dizaine de km que je chemine sur ce plateau tout droit. C'est la plus longue portion que je fais sans être contraint de mettre les « 4 roues motrices ».

---

\* Verbe pronominal : manquer de confiance, être soupçonneux, se tenir sur ses gardes – Petit Larousse 1995.  
Terme décidément réservé à ces animaux par les gens de la campagne.

Je casse rapidement la croûte accroupi derrière une maison aux murs de pierres noires qui m'abrite du vent et des gouttes, et réchauffe mon corps ainsi qu'un petit lézard curieux qui croit que je ne l'ai pas vu. D'après mon autochtone je dois être à Luc, sur la nationale qui relie St Flour à Murat, mais je n'ai pas vu, ni cherché, de pancarte.

J'arrive à Valuéjols, par les prés. Comme toujours, je constate qu'il est difficile de décider du meilleur moment pour quitter une route. Un GR m'offre sa voie. Je passe à Lescure-Bas. Un grain me cloue derrière un bouquet d'arbres. J'avance derrière mon bouclier en forme de parapluie contre ces gouttes qui me perforent le coin des yeux. Le soir je me rendrai compte que les baleines de mon parapluie sont toutes pliées. J'arrive à Lescure-Haut, où je pousse une petite vocalise dans l'église. Le vent devient très violent mais il ne pleut plus. Insensiblement j'ai pris de l'altitude et me retrouve dans un début d'alpage. Il fait très froid, et j'enfile le K-Way à l'envers pour protéger ma poitrine et mes bras gelés. Mes mains sont toutes boudinées. Derrière moi c'est magnifique. Je distingue au loin la Margeride et m'émerveille de la distance que j'ai pu parcourir. Je crois voir s'étaler sous mes yeux une bonne partie de mon chemin, mais ce n'est en réalité qu'un tiers environ.

Je quitte le GR qui s'écarte de mon azimuth, et vais droit dans des alpages occupés par des bêtes qui me regardent de loin. Je veille à ne pas me faire repérer par les taureaux ...

J'arrive vers une croix, mais n'ai pas le temps de l'atteindre qu'un grain me cloue de nouveau au sol. Je m'accroupi derrière des rochers, sous mon parapluie, que je bénis une nouvelle fois. Je me crois bien à l'abri mais de l'eau s'infiltrer vers mes fesses. Il faut faire quelque chose. Je me décide enfin, bondis entre deux rafales vers la croix, et m'abrite derrière son socle. J'estime être vers 1200 m d'altitude, mais en réalité je suis à 1500 mètres. Il fait bigrement froid, et quelques préceptes simples s'impose à mon esprit :

quand les conditions sont favorables : repose toi, restaure toi.

quand les conditions sont difficiles : avance.

quand les conditions sont impossibles : roule toi en boule.

Je reste en boule.

Le Plomb se fait vraiment désirer. Je ne l'ai aperçu qu'une seule fois, il semble souffler à mon intention des bourrasques terribles pour me repousser comme une mouche. Depuis Valuejols, il est toujours caché par un replis de terrain, la pluie, ou les nuages.

J'arrive vers 17h30 à une sorte de col où il y a quelques maison : le Prat de bouc - 1392 mètres. Il est encore temps de monter au Plomb, mais je risque d'y arriver tard, peut être après 19 heures, et donc de descendre sur le Lioran vraiment très tard.

Ca me décide à frapper à la porte du gîte. C'est ouvert, je suis le seul hôte, il y a de l'eau chaude....

Sous la douche je nettoie mon T-shirt et mon slip de marche. Couleur cocasse, voire cocrasse...

J'étréne ma trousse de toilette : un petit savon et un gant de toilette qui sert aussi de serviette.

La dame qui m'a reçu, une employée qui ne vient qu'aux heures d'accueil, m'a ouvert presque à regret. Mais quand elle part, je me fais un peu l'effet d'être dans le bâtiment de « Shining », seul, environné de vent dans cette grande construction froide aux nombreuses pièces où je cherche un coin pour faire sécher mes affaires, un coin pour cuisiner, un coin pour me laver...

En sortant de la douche, je constate,

que je vois le Plomb depuis le vélux de ma chambre, heureux coup du ciel

qu'il se met à pleuvoir trente seconde plus tard, une sacrée saucée qui coupe la vue mais me conforte dans le fait d'avoir choisi le gîte. Brrrrr...

Mon repas sera ce soir un peu plus construit avec trois soupes en sachet. La première nature, la deuxième avec du fromage de chèvre très sec, la troisième avec ce même fromage ET un reste d'échalote retrouvé au fond de mon sac. Et voilà, je suis ballonné.

En fait jusqu'à maintenant, à l'exception du repas de mardi midi, mon alimentation n'a pas été organisée en repas, mais en grignotage forcé au gré des accalmies du vent et de la pluie.

Coté jambe et cœur, ça fonctionne impeccable, coté pieds ça tient le coup malgré l'humidité permanente. Merci mes pieds. Coté épaules, RAS, merci sac à dos léger. En revanche la SPA ne me lâche pas. Je peine à me contorsionner sous les barbelés, à lever le pied pour les enjamber, en tout cas lorsque je suis trop loin d'une prise d'AINS. Mais je sens confusément qu'un voyage plus long me mettrait progressivement hors des griffes de ces douleurs et raideurs.

Il y a une carte des environs au mur et je note sur mon calepin, au cas malheureusement pas improbable où il y aurait la purée de pois demain :

- Prat-Plomb (1855 mètres) : GR4 280°
- Plomb-Arrivée téléphérique : plein nord, 500m
- Arrivée téléphérique-Pas des Alpains : GR 50° , 500m
- Pas des Alpains-Super Lioran : GR dénivelée -500 m
- Super Lioran- gare SNCF : suivre télésiège de la gare.

## Jeudi 5 juillet :

Nuit très sympa à défaut d'être reposante comme je l'avais espéré. J'ai tourné et retourné dans mon lit en écoutant les rafales de pluie au dessus de ma tête.

A cinq heures, par le velux, j'aperçois le ciel tout gris. A sept heures le ciel est tout bleu, avec la lune encore haute qui fond. A sept heures et demi les nuages investissent à nouveau mon ciel. Le Plomb est toujours invisible.

Je m'offre un solide petit déjeuner, profitant d'être au sec, et avale une casserole de pâtes avec une montagne de tapenade, ma dernière cartouche de goût. Mes chaussures ne sont pas sèches malgré tout le papier journal que j'y ai bourré la veille. Les semelles et chaussettes encore moins. Comme quoi rien ne vaut un bon courant d'air, mais le « local de séchage » de ce gîte n'est pas ventilé. Seuls ont complètement séché mon ticheurte de marche propre et mon parapluie, qui s'en fout complètement. Je part dans la bourrasque, en pensant qu'à l'avenir j'éviterai le shampoing au savon ; j'ai des pellicules partout et j'ai beau froter, et il en vient toujours.

Les poings froids dans les poches j'entreprends l'ascension du Plomb dans le vent, le brouillard, les tourbillons. Un veau craintif détale devant moi pour rejoindre sa mère qui montre ses cornes et me fait les gros yeux. Le sentier est boueux et collant, invitant à couper par les tapis de myrtilles. Au début j'ai l'impression que le plafond monte en même temps que moi, mais en fait les nuages se referment derrière moi. Je ne vois plus mon gîte.

Enfin le sommet se rapproche, je le sens, mon pas devient plus léger, je savoure par avance ce moment auquel je n'ai commencé à croire qu'il y a une heure en sortant : arriver au sommet du Plomb. Une grande joie commence à m'envahir qui chasse le froid et l'engourdissement. Le sommet n'est à coup sur qu'à quelques centaines de mètres. Je grimpe quatre à quatre, surestimant mes possibilités. Ca y est, je vois le sommet, je coupe le dernier lacet et j'y suis. Je pense dans ma tête « je l'ai fait », je dis à voix haute « je l'ai fait », je proclame dans le vent, pour moi même, « JE L'AI FAIT » !



Le Plomb par beau temps (source internet)

Il y a deux demi tables d'orientation mais ma vue s'égaré dans le gris des nuages, je ne distingue même pas le haut du bas ! Des noms que je connais partent dans toutes les directions, Mézenc, Gerbier de Jonc, Sancy, Forez (mais pas Pierre sur Haute, un autre endroit où j'aimerais dire « je l'ai fait »), Pilat, Aigoual, Chavaroche, Peyre-Arse, Mary, Griou... Les nuages se déchirent enfin vers l'ouest, me permettant de voir fugitivement la vallée de Vic sur Cère, et le Griou que je reconnais à sa forme pointue.

Je ramasse un morceau de lave de cet endroit que je rêvais de fouler depuis très longtemps. Grimpé sans doute vers l'âge de 14 ans, je l'avais tenté vers 31 ans en VTT depuis Vic mais j'avais été bloqué au col de la chèvre par de la neige. A 40 ans en randonnée, j'avais voulu à nouveau y grimper mais j'avais renoncé à cause de la pluie. Il me devra quand même une nouvelle visite par beau temps pour jouir de la vue qu'il offre, ce coco... Mais je sais qu'il n'est pas du genre à se laisser amadouer facilement.

« Je l'ai fait », mais mon petit K-Way et ma polaire fine, ainsi que tout ce gris, m'incitent à descendre rapidement. En chemin je m'abrite dans un recoin de la gare d'arrivée d'un télésiège pour boire un coup et prendre quelques notes sur mon bloc humide. La descente vers Le Lioran, par des pistes de ski, n'est pas très belle. Je finis par couper droit dans les herbes, sans égard pour les muscles de mes cuisses qui chauffent et surchauffent.

Au Lioran je suis accueilli par des bruits de machines de terrassement, de la musique d'ambiance, et aussi par quelques randonneurs bien propres. C'est la fin de ma parenthèse solitaire, la fin de ma communion avec le présent et le vent. C'est la fin d'une mini existence de cinq jours, et le retour dans mon existence initiale, celle qui a tendance à se dissoudre dans le passé et l'avenir.

J'achète des fruits et une carte postale, qui seront mes deux vitamines pour revenir à la vie sans boussole. A la gare je viens de louper le train de 10h27. Il me faut attendre 13h42.

Je m'installe dans une auberge proche, pour prendre des nouvelles de Paris via le Canard Enchaîné, et manger un morceau. Non loin de moi, dans une tablée d'ouvrier, le tunnel est en réfection, je reconnais un gars qui semble aussi me reconnaître. A la fin du repas, enfin, je me souviens l'avoir vu un an avant au lac de Sailhant avec ses enfants. Je vais le saluer, il se souvient aussi, et demande des nouvelles de « ma dame ».

Enfin le train arrive... mais en raison des travaux c'est un car.



Depuis le Plomb du Cantal (source internet)

## **Epilogue**

Fin décembre de la même année, je suis remonté au Plomb du Cantal, en partant du Prat du Bouc. Grand beau temps, grand vent, grand froid, neige au sol, quelques skieurs. J'ai pu me régaler d'une pureté de l'air remarquable ce jour là, permettant de voir à 140 kilomètres l'Aigoual au sud, le Mézenc à l'est. Plus proches vers le nord, le Sancy et le Puy de Dôme, sans compter tous les puys de ce gigantesque volcan appelé « Cantal », et dont le Plomb serait la dernière éruption. Plomb et moi sommes réconciliés...



**Vue générale sur le Cantal, le plus gros volcan d'Europe.  
Le Plomb, à gauche, sa dernière éruption. (Photo Michael Rivoire)**



**Le plus fun**

La descente du Plomb par une piste de VTT qui glisse, qui glisse...

**Le meilleur**

La traversée d'un petit bois de pins mignon comme tout, sur un tapis d'herbes fines et de mousse, lors d'un rare moment de soleil.

L'arrivée au Plomb.

**Le pire**

L'attente tapis derrière le socle d'une croix au sommet du Puy de Niermont (1500m), que le vent violent et la pluie cessent.

Près de Saint-Flour, la traversée de hautes herbes mouillées sous la pluie battante.

Le presque renoncement du mardi soir.

Les vêtements mouillés, le matin...

**Ce qui manqua**

Les horaires de train du retour dans ma poche.

**Ce qui fut en trop**

Les lunettes de soleil.

La lampe frontale.

**Ce qui fut bien**

Assez d'eau dans la gourde.

Pas d'ampoule aux pieds, malgré l'humidité.

**Etonnements**

Jamais eu très faim.

Supporte pieds mouillés.

Pas perdu.

**Retenir**

- Rester le plus possible sur les lignes de partage des eaux, même au prix d'un écart à l'azimut.
- Lors des descentes en vallée, il est presque impossible de choisir son chemin.
- Repérer des objectifs lointains, sans vouloir y passer à tout prix.
- La connaissance générale de la topographie (orientation des vallées et massifs principaux) est un vrai atout.
- Près de but, l'orientation est moins facile. Avoir repéré quelques noms de village ou lieu et leur angle au but peut dépanner en cas de brouillard... J'avais mémorisé que le « Prat du Bouc » était près de mon objectif.
- La tente mono toit, ça condense pas pour de rire. Toujours la mettre en plein vent.
- Duvet léger 10° et drap de soie, ça doit faire du confort acceptable à 5°. Vive le drap de soie.

**Matériel, alimentation**

2 paires de chaussettes 2 slips 2 T-shirt de marche 1 collant moyen 1 pantalon léger, jambes amovibles 1 sweat léger de marche 1 foulard soie	Tente mono toit 1000 g Duvet léger 500 g Drap de soie Matelas autogonflant	Sac à dos Boussole Parapluie robuste Couverture de survie  Carnet+crayon Papiers perso + argent liquide Sacs plastiques Lampe à leds	Sel Biscuits secs Graines apéritif Purée, riz, pâtes ½ saucisson, pâté végétal, tapenade Fromages secs, harengs à l'huile Thé
1 veste polaire légère 1 K-Way 1 cape de pluie légère Chaussures de marche montantes mais légères	1 gant de toilette, 1 brosse à dent, 1 mini savon Lunettes de soleil Montre avec alarme AINS Pansements pour ampoules Téléphone portable	Gourde souple 4 litres Casserole alu, Bol Cuillère + tout petit canif Réchaud + briquet Chaussette à thé	Fruits secs Country store, flakes sarrasin. Les deux premiers jours : tomates, pommes, échalotes En chemin, achat de 3 pêches

**Ce qui n'a pas alourdi mon sac** : livre, journal, appareil photo, jumelles, cartes et protège carte, bouffe et vêtements excédentaires, tente et duvet plus lourds, chaussures de camp, chapeau, bougie.

**Ce qui a alourdi mon sac** : parapluie (a servi), téléphone portable (na pas servi).

**La leçon de ce voyage :**

- quand les conditions sont favorables : repose toi, restaure toi, prépare toi.
- quand les conditions sont difficiles : avance.
- quand les conditions sont impossibles : roule toi en boule.